

Naissance d'une étoile

La nouvelle maison d'arrêt de Fleury-Mérogis permettra de remédier progressivement au surpeuplement de la Santé et de Fresnes.

Le Monde, daté du 6 mai 1968

Centre de détention de Fleury-Mérogis, quartier d'observation des arrivants, rez-de-chaussée

Jean Ambrogioni est né le 23 mars 1949 à Toulon. Et une seconde fois le 29 octobre 1981 dans le quartier des condamnés à mort de la centrale de Clairvaux à l'annonce de l'abrogation de la peine capitale en France.

Lors de sa première incarcération en 1970, les Beatles venaient de se séparer, et Charles de Gaulle, un grand homme par la taille et la fonction, de quitter la Présidence de la République. Lors de sa seconde incarcération en 1974, Valéry Giscard d'Estaing, un amateur de femmes et d'accordéon, accéda à la fonction suprême. Après sa seconde évasion et une série de braquages pendant

sa cavale, Jean Ambrogioni inaugura en 1977 le QHS de Fleury-Mérogis.

Quelques années plus tard, en 1981, le nouveau Président de la République, François Mitterrand, un amateur de femmes et de secrets, abolit la peine de mort et les QHS.

À trente-deux ans, Jean Ambrogioni, dit « Ambro », entama une troisième vie dans la centrale de Clairvaux. Vingt-quatre ans plus tard, sous la présidence d'un autre amateur de femmes, Jacques Chirac, l'un des plus vieux prisonniers de France, ancien lieutenant de Jacques Mesrine, fut transféré au cœur de Fleury-Mérogis.

Pendant une semaine, Jean Ambrogioni, numéro d'écrou 342 344, est resté en observation. Trois docteurs s'amuserent à décortiquer et à analyser le moindre de ses gestes. Ambro rencontra le peuple caché de Fleury : les psychiatres, les agents de probation et autres travailleurs sociaux. Quelques semaines plus tard, il fut autorisé par le juge d'application des peines du tribunal d'Évry à commencer un stage au sein du bâtiment D1 de la détention en vue d'une demande de libération conditionnelle.

À cinquante-six ans, l'ex-porte-flingue de l'ennemi public numéro 1 débuta une formation dans les métiers du nettoyage industriel.

Depuis deux jours, il est en cellule avec Dragomir, un Yougoslave d'une cinquantaine d'années. Il ne cherche ni à comprendre le pourquoi de ce transfert soudain, ni ce Dragomir et son accent des Balkans. Dans l'affaire,

il y a un point positif: Dragomir a «cantiné» son abonnement télé pour trente-quatre euros par mois. Ce soir, il y a foot. Brave Dragomir. Les deux hommes se jaugent, se scrutent et le journal télévisé fait office de juge de paix.

Des cris des primaires et des sons étouffés se font entendre dans les couloirs de la détention. D'une voix monocorde, Dragomir lance :

– Ce sont les putains de barbus qui remercient la mort.

Ambro, perplexe, ne comprend pas.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Ce sont des putains d'extrémistes bougnoules, ils sont dans les cellules du dessus. Ils regardent la télé. Ils poussent des cris de joie à l'annonce de la mort d'un soldat américain en Irak ou en Afghanistan.

La nuit est ponctuée des visites des surveillants. Leur dernier passage a lieu à vingt-trois heures. Par l'œilleton, ils observent. Les hommes doivent bouger, se retourner ou faire un geste pour signifier leur présence.

Ambro tente de trouver le sommeil. Des douleurs de plus en plus aiguës dans le dos l'empêchent de dormir. La nuit et les rêves obsédants meurent au petit matin, quand, à six heures, l'équipe de nuit passe la main à l'équipe de jour. Au son des éclats de rires dans les couloirs, Fleury s'éveille.

Les deux hommes partagent le petit-déjeuner en silence. Ambro pense à son rendez-vous avec son jeune agent

d'insertion et de probation. Dragomir pense à sa « cantine » de légumes, qui doit arriver dans la journée. Autour d'eux, les premières télévisions s'allument, les radios crachent leurs programmes du matin. Les coursives résonnent des bruits étouffés de l'activité matinale. Des cellules environnantes provient du gangsta rap nord-américain : Tupac Shakur, 50 Cent, Master P.

– De la putain de musique de nègre..., persifle Dragomir. Après la promenade de huit heures, j'ai un rendez-vous avec mon putain de travailleur social. Normalement, avec les RPS¹, je serai bientôt libéré.

Ambro, en vieil habitué, sourit, mais ne répond pas.

Le déjeuner est entrecoupé par les jurons de son comparse qui explose et lance au-delà de la porte :

– Oh ! surveillant, tu nous as oubliés pour la putain de promenade !

1. Remises de peine spéciales.

Claire Chazal a parlé de toi

Y a-t-il donc en chacun de nous un léviathan invisible qui n'apparaît que lorsqu'il est chassé hors de sa noire tanière par la peur, la fureur?

PAUL MORAND, 1947

Évry, place de la gare RER, 15 h 30

- Alors, José, t'es prêt?
- Ouais, j'en ai marre d'attendre.
- Téma les calibres...
- Putain, on dirait trop des vrais.
- Putain, fais gaffe! Tu veux te faire repérer? Le mec derrière son comptoir, il DOIT croire que ce sont des vrais! Prends le calibre et concentre-toi.

Bouba entre le premier dans le bureau de tabac. Il met en joue le buraliste et lui demande la caisse. Le buraliste s'exécute avec fébrilité. José est en retrait, il ne dit rien et semble contrôler la situation. Mais ses mains sont moites

et son âme n'est pas en paix. Il sent son doigt caresser la queue de détente de son arme.

Bouba se met à crier.

– File deux cartouches de Marlboro ! Magne, donne.

Le jeune Black d'un mètre quatre-vingt-dix-neuf n'a pas le temps de finir sa phrase. La violence du coup de feu déchire la bulle de peur et de tension dans laquelle il s'était réfugié. Surpris par le bruit de la détonation, José a fait tomber son arme dans un geste ridicule. Le bruit de poudre et de métal crisper le corps de Bouba. Mécaniquement, sa main accompagne la descente du corps.

Le cadavre du buraliste est au sol. Bouba est tétanisé. Désorienté, il tient encore en joue le cœur de l'homme qui vient de mourir. Il crie à l'adresse de José, sans comprendre ses mots :

– Allez, putain, magne ! Putain, on s'arrache !

– Mon calibre, j'trouve plus mon calibre...

José est hagard, et ses jambes trop lasses ne veulent plus le porter. Il se met à quatre pattes. Il tente de retrouver son arme. Il faut toute la force de Bouba pour tirer son pote par le bras et l'entraîner dans une fuite désordonnée.

Les deux garçons ne savent plus qu'une chose : rien ne sera plus comme avant. Le temps de la merde des grands va commencer.

Cinquante mètres après la sortie de la boutique cer-cueil, Bouba déballe ses grands compas et court à en perdre haleine. La peur colle à sa peau. Il ne sait plus où se trouve José. Il arrive à proximité du centre commercial et jette son arme en plastique dans une poubelle. Quelques

secondes d'attente : il tente de reprendre son souffle. Il veut s'engouffrer dans la foule, redevenir l'enfant qu'il ne sera plus. Il essaie de retrouver une démarche nonchalante. Une voiture de la BAC fonce dans sa direction. Trois policiers sortent du véhicule et s'avancent vers lui, la main sur leur arme.

– Oh, vous avez l'air pressé, vous !

– Non, je suis tranquille, vous vous trompez !

– Non, vous avez l'air pressé, je vous dis ! On cherche un grand Black de deux mètres, et à part vous, j'en vois pas. Allez, bougez pas, restez contre le mur, levez les bras !

– Vous vous trompez, moi, je fais un mètre quatre-vingt-dix-neuf.

Le policier porte sa main sur la poitrine de Bouba.

– Et ça cogne fort, là-dedans !

Le flic se retourne vers ses collègues.

– Allez, on lui passe les bracelets et on l'embarque.

Les gosses l'ont joué fine celle-là : premier casse à dix-huit ans et quelques jours, recette 347 euros, quelques billets dégueulés d'une caisse poisseuse. Ce n'était pas un clip de gangsta rap, pas de fille bikini montée sur talons aiguilles dans une Mercos hip hop aux suspensions latinos...

Les deux armes étaient bien en plastique. L'une, une réplique made in China, l'autre, made in Switzerland, mais pas en chocolat : un SIG P 210 avec une coque en polymère. Seules les balles du joujou étaient chiées par

une matrice de fer. José tenait ce petit bijou d'un dealer-camé qui rêvait ce qu'il était.

La garde à vue a été implacable : la pression des policiers, les photos du corps ensanglanté du buraliste et les paroles de José. On le chargeait. Il avait préparé le casse, il avait choisi le bureau de tabac et tiré sur la victime. Après une nuit de garde à vue et des aveux complets, deux policiers emmenèrent Bouba devant le juge d'instruction. La jeune magistrate expédia son affaire et l'envoya pour la première fois dans les bâtiments de Fleury-Mérogis réservés aux majeurs. Bouba avait déjà fait deux séjours dans le pavillon réservé aux mineurs ; deux incarcérations dans le centre des jeunes détenus qui n'avaient pas entamé son énergie à s'autodétruire.

Pendant le trajet séparant le tribunal de la prison de Fleury-Mérogis, l'un des policiers, hâbleur, lui lance :

– Alors, mon gars, tu l'as eue, ta minute de gloire !

Sonné par le manque de sommeil et le stress, il ne cherche pas à comprendre.

– On a parlé de vous à la télé, aux vingt heures de Claire Chazal ! T'es une vedette, maintenant, grand con.

La 406 banalisée avance doucement dans l'avenue des Peupliers, le chauffeur coupe la sirène, et seul le gyrophare bleuté éclaire le bitume par saccades. Dernière accélération, Bouba aperçoit le drapeau tricolore au-dessus du bâtiment qui abrite la prison des mineurs. Ce soir, il entre par la grande porte dans la prison des adultes.

Les petites poupées

Le peuple afghan entrait dans sa dix-neuvième année de guerre en inaugurant une nouvelle ère : celle d'une folie absurde et monstrueuse.

CHRISTOPHE DE PONFILLY, *Massoud l'Afghan*, 1998

*Centre de détention de Fleury-Mérogis, 3^e étage,
quartier d'isolement*

Il fait toujours le même rêve : pressé, ridicule, il marche d'un pas vif. Puis il se réveille dans sa cellule et cherche à retrouver ses esprits. Il s'appelle Ahmad. Il est l'écrivain public de Fleury-Mérogis. Il a remarqué que les surveillants le regardent avec déférence et avec curiosité. Ils se demandent quel homme il est. Ahmad n'a pas le profil de la plupart de ceux incarcérés dans le quartier d'isolement de Fleury-Mérogis. Mais qui l'a ?

Cellule, promenades et douches individuelles sont son quotidien. Qualifié d'indigent par l'administration pénitentiaire, il est prioritaire pour occuper des tâches rémunérées.

Il travaille en cellule à confectionner des petites poupées et des bijoux pour une marque de prêt-à-porter française qui affiche ses produits sur des filles très jolies.

Il doit accomplir sa tâche quotidiennement : assembler des petites poupées de feutre avec patience et dextérité. Le premier bac contient le tissu multicolore, le second les épingles et les broches, le troisième des petites poupées de feutre vierges de toutes tenues. Ahmad coud plusieurs pièces de tissu sur le corps des poupées de feutre.

L'argent de ce travail lui permet de « cantiner », c'est-à-dire d'acheter les produits de première importance : savon, dentifrice, denrées alimentaires...

Homme pieux, il accomplit les cinq prières du jour. Entre la prière du matin et celle de la mi-journée, il confectionne ses dix petites poupées de feutre.

Il n'a pas son pareil pour poser les empiècements de tissu sur les corps de feutrine. Il adopte un rythme d'horloger : cinq pièces réalisées avant la prière de l'après-midi. Après avoir avalé un repas frugal, il effectue la prière du coucher du soleil. Enfin, avant de s'endormir, il se courbe une dernière fois en direction de la Mecque et, avec une reconnaissance pour le Très-Haut, il récite la prière de la nuit, la prière du Maghreb. Cet isolement lui permet de réfléchir à sa nouvelle vie et à cette quête d'absolu qui l'a conduit dans les couloirs de Fleury-Mérogis. Dans la journée, il apprécie ces moments de prière. Son esprit peut « être en suspens » comme il aime à le dire. Jour après jour, c'est le même cérémonial.

À la sortie de la cellule, deux surveillants l'attendent pour la première fouille de la journée. Rien ne le distingue des autres, sinon sa foi bienveillante et compatissante envers ses frères. Deux fois par jour, il quitte sa cellule pour une promenade solitaire au cœur du quartier d'isolement dans une cour de cinq mètres sur six. C'est au dernier étage de la détention, sur les toits, que se trouve sa cour de promenade. Elle est petite et ceinte de quatre murs en béton. Dans un calme apparent, on peut l'entendre dire et répéter une phrase :

« Qu'Allah me pardonne et louange soit faite à Allah ! »

Une heure durant, il récite des sourates du Coran en langue pachtoune et pense à son grand-père :

« Il n'y a de Dieu que Dieu... Grâce soit rendue à Allah ! »

Avant de quitter la cour de promenade, il lève les yeux vers le ciel obscurci par un grillage pour saluer le Très-Haut. Quelques minutes plus tard, il doit regagner sa cellule et ses petites poupées. Escorté par deux surveillants, il croise des regards d'hommes où il lit tantôt la compassion, tantôt la haine, et le plus souvent l'indifférence. Sur le pas de la porte de sa cellule, un surveillant le fouille. C'est l'heure du repas. Il se restaure un peu et s'assoupit quelques minutes.

À son réveil, il se prépare pour prier le Très-Haut et réciter une sourate du livre saint :

*Au nom d'Allah le Miséricordieux, le Tout Miséricordieux
Je cherche la protection du Seigneur des Hommes*

Le Roi des Hommes

Le Dieu des Hommes

Contre le souffle du démon

Qui souffle le mal dans la poitrine des Hommes

Qu'ils soient Homme ou Génie

Sa détention est rythmée par l'arrivée de la marchandise. Deux fois par semaine, il reçoit les matériaux nécessaires à la confection de cinquante poupées : un bac de feutrine, un bac de tissus multicolores et un bac de perles de verre pour assembler les petites créatures. Quatre fois par semaine, il reçoit des médicaments. Il y a quelques années, il était un moujahidine. Aujourd'hui, Ahmad est un DPS, un détenu particulièrement surveillé. Il a été arrêté en septembre 2004 à proximité du musée Guimet à Paris. Plus précisément, les policiers de l'Office Central de Répression des Biens Culturels ont arrêté l'ancien attaché culturel de l'État islamique d'Afghanistan en pleine transaction dans une brasserie de la place d'Iéna. Ahmad tentait de revendre deux plaques en ivoire du trésor de Bagram volées au musée de Kaboul en 1996.

Depuis plus d'un an, Ahmad est incarcéré à l'isolement, en attente de savoir ce que le gouvernement français va faire de lui.

Les djinns

Maître Corbeau, sur un arbre perché
Tenait en son bec un fromage

JEAN DE LA FONTAINE,
Le Corbeau et le Renard

*Quartier d'isolement, 3^e étage, cellule n° 4,
08h 30 du matin*

Depuis six mois, ces travaux de précision permettent à Ahmad de méditer sur sa nouvelle condition. En ces moments de concentration, il se souvient de ces années d'apprentissage, son passé français. Lui, l'adolescent du lycée français de Kaboul récitant par cœur les poésies de La Fontaine et d'Hugo, découvrant les scènes du théâtre de Molière et ses bastonnades, puis la philosophie et le raisonnement nécessaires à un jeune homme. Il se souvient du questionnement, du *Cogito Ergo Sum* de Descartes. Ses doutes et la joie de voir le grand Pascal faire le pari de l'existence de Dieu... et de croire... L'absurde

du mécréant Sartre et de l'Algérien Camus l'avait conforté dans le ridicule de l'existence, lui, le jeune croyant. Il se souvient des premières phrases du livre d'Albert Camus, *L'Étranger*: « Maman est morte aujourd'hui ou peut-être hier, je ne sais pas. »

Tout en triant les perles, il pense à ses années d'études et il s'amuse à réciter avec un petit sourire aux lèvres la fable *Le Corbeau et le Renard*.

«... Apprenez que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Cette leçon vaut bien un fromage sans doute!»

Il se rappelle l'éducation de son père, colonel dans l'armée du Roi. Il se souvient de sa mère, une femme lettrée née à Damas et de son frère aîné et de leurs rires communs. Il ne l'a pas vu depuis plus de quinze ans. Lors de leur dernière rencontre, son frère lui avait annoncé qu'il était volontaire pour mener le djihad dans la région du Cashmere indien. Ahmad commençait des études à l'École polytechnique de Kaboul pour devenir ingénieur dans les travaux publics.

Tout en se souvenant, il continue ses travaux de précision. C'est à ce moment que les hallucinations commencent. Il se détourne de son travail monotone, ses yeux se ferment quelques minutes et il s'assoupit. Le temps est suspendu, quand soudain il entend un bruit, un léger froissement d'étoffe et de tissu. Ahmad se frotte les yeux pour voir et croire ce qui se passe devant lui : deux petites poupées sans visage viennent d'entamer une danse sur le sol de

la cellule. Il reste stupéfait et sans réaction face à cette hallucination. Les deux bouts de tissu virevoltent dans une farandole de couleur, elles se promènent, et viennent danser sur la couverture du Coran. La danse devient plus folle. La calligraphie arabe se décolle de la page pour se mêler à l'étreinte des deux poupées. Sur le sol de la cellule numéro quatre du quartier d'isolement, les couleurs sombres et multicolores se marient dans un tango insensé.

Ahmad se lève, tremblant, pour mieux observer l'hallucinante farandole ! Il ne cesse de répéter :

« Des *djinns*, ce sont des *djinns*, des petits satans. »

Il se souvint d'une vieille légende de son enfance, née dans la région de Mazar el Charif, à l'est de l'Afghanistan, là où les conteurs inventent des royaumes pour les enfants. Son grand-père lui parlait d'un prince blond venu de l'Ouest. Ce seigneur était Alexandre. Venu de la lointaine Grèce, il avait conquis le monde antique. Alexandre le Grand, qui avait traversé le col de Parende, au cœur de la vallée du Panshir, jusqu'aux rives de l'Indus. Une nuit, un rêve avait surpris le jeune roi de Macédoine dans son sommeil. Autour de lui, les lettres, alphabets des papyrus de son empire naissant, se révoltèrent. Elles virevoltèrent autour du jeune homme, semblables à un essaim de papillons. Ces signes dessinèrent des formes de plus en plus visibles : le corps d'une femme apparut et se lova contre le jeune Alexandre. Sa beauté était inconnue, étrangère et barbare sur les rives de la civilisation

hellénique. Quelques mois plus tard, Alexandre annonça à ses généraux et conseillers qu'il allait se marier avec la fille d'un roi barbare : Roxanne.

Il ne veut pas y croire, il contemple un mirage né de son enfance, né d'une légende.

La calligraphie du Coran, accompagnée des deux poupées sans visage, ordonne le tempo. Peu à peu, la folle échappée devient rythme et fait penser à une danse extatique, semblable à celle des derviches tourneurs. Les deux poupées cessent leur sarabande pour adopter la position d'un *bodhisattva*. Celle-là même que l'on pouvait trouver dans la vallée de Bâmiyân, en Afghanistan. Ahmad observe cette scène avec un regard halluciné. Ses peurs les plus profondes, traces d'une enfance pieuse et heureuse, remontent à la surface. Il prend sa tête entre les mains et ferme les yeux.

« Qu'Allah me pardonne et louange soit faite à Allah. »

Toutes ces blessures reviennent à son esprit : son père assassiné par les hommes du Prince rouge, sa mère qu'il n'a pas vue depuis vingt ans, son frère disparu dans le djihad, et puis sa vie, folle échappée depuis trente-cinq ans. Le coup d'État manqué alors qu'il n'était qu'un étudiant à l'École polytechnique de Kaboul, sa fuite avec ses compagnons vers le Pakistan voisin. Ses combats contre l'occupant soviétique et ses amis perdus. La trahison du commandant Shah Massoud, son départ pour Peshawar à la frontière pakistanaise en 1992 et son choix de servir les talibans jusqu'à ce jour de 2001.

« Qu'Allah me pardonne et louange soit faite à Allah ! »

Il tremble. Peu à peu, il sent son corps faiblir, et après quelques minutes de sanglots étouffés, il s'effondre sur le sol de la cellule.

Une demi-heure plus tard, Ahmad se réveille à l'infirmierie de la prison avec une perfusion de glucose au bras. Ses pensées sont confuses. L'infirmier, à ses côtés, lui prend la tension et lui explique qu'un surveillant l'a trouvé inanimé sur le sol de la cellule.

Le surveillant en chef a pensé à une tentative de suicide, mais le médecin des pompiers vient de diagnostiquer une banale syncope.

L'infirmier se penche vers lui pour lui dire :

– Vous allez mieux, Ahmad.

– Quelle heure est-il ?

– Neuf heures !

– ...

Il essaye de se lever.

– Je dois faire ma prière.

– Non ce n'est pas possible, vous ne pouvez pas vous lever, vous êtes trop faible. Vous allez être transféré dans les prochains jours à l'hôpital de Cergy pour des examens, et peut-être même un scanner.

Ahmad ne peut pas réagir, anesthésié par les calmants. D'une voix inaudible, il marmonne en pachtoun et en français :

– Ilaha illahâh... Maître corbeau perché tenait dans son

bec un fromage... il n'est de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète... par l'odeur alléché...

Un aide-soignant s'approche de l'infirmier.

– Un simulateur ou un vrai taré, celui-là...

– Je ne sais pas, mais pour plus de sécurité, on va lui donner une autre dose de tranquillisants. J'ai des consignes, c'est un DPS.

Métro, boulot, zonzon

Dans une fosse comme un ours
Chaque matin je me promène
Tournons tournons tournons toujours
Le ciel est bleu comme une chaîne
Dans une fosse comme un ours
Chaque matin je me promène

GUILLAUME APOLLINAIRE

Cour de la détention, 10 heures

Bastien observe le personnel de Fleury entrer en détention. Il pénètre à son tour dans la cour, affable, sourire et cartable en bandoulière. Il laisse son portable dans une meurtrière d'acier, passe les sas de sécurité, plusieurs grilles et des portes en métal. Dans la cour séparant les bâtiments administratifs de la détention, les murs paraissent infinis et il a du mal à imaginer l'immensité de Fleury-Mérogis. Peu à peu, il prend conscience de la cité de fer et de béton qui l'entoure. Au centre de la

cour, un espace gazonné donne à l'ensemble une note de couleur grisaille. Un camaïeu pelé de béton présente des fenêtres fermées semblables aux hublots d'un bateau échoué. Ici et là, de gros chats, parcourent des chemins de traverse. Ils vivent au plus près des détenus et des poubelles.

Au loin, des sons et des cris retentissent des cellules : les hommes s'amuse de leurs fenêtres à interpeller les visiteurs. Une surveillante aux formes Rubens accompagne Bastien. Au bout de quelques mètres, on peut entendre un détenu crier :

– Hé grosse truie, grosse truie...

Petit sourire à la commissure des lèvres, Bastien marche d'un pas rapide.

Le tir se fait plus précis, les cris redoublent :

– Hé! Hé!.... sex... uel...

Il tend l'oreille, peur d'avoir trop bien entendu ces mots doux.

– Hé!...homo... sexuel... pédé du cul... Hé!

Indifférent, il avance vers la salle de cours. Un surveillant le rejoint et commence à le questionner.

– Alors, c'est vous le formateur en nettoyage? Dites, c'est marrant, ça, une formation en nettoyage pour des porte-flingues et des braqueurs de banque.

Bastien ne répond pas. Il sourit pour montrer à son interlocuteur qu'il est sensible à ce bon mot. Depuis un an, il est formateur attiré à la prison. Son rôle : prendre en charge les nouveaux détenus qui ont reçu l'habilitation

pour devenir « auxi » – auxiliaire –, les travailleurs, les petites mains de la détention.

Quatre fois par semaine, de 8 h 30 à 11 h 30, Bastien donne des cours de droit du travail, un peu de français et beaucoup de rien du tout.

Avec une fausse nonchalance de dandy, Bastien se glisse dans les quartiers de la prison. Quelques marches à gravir, quelques sourires officiels et il est dans la zone de la détention. Devant lui, une grille, dernier avatar matériel sur son passage. Sitôt franchie, un mélange d'odeurs de nourriture en décomposition, de merde, de crasse et de sueur accumulées. La détention de Fleury-Mérogis se reconnaît à ses effluves.

Dans les couloirs, l'activité du matin bat son plein. Les auxis familiers du tumulte s'affairent. Ces détenus volontaires sont chargés de transporter la nourriture, de livrer la « cantine » trois fois par semaine, de ramasser les ordures, de collecter les draps des lits deux fois par mois, de travailler à la blanchisserie ou, suprême honneur, d'être affectés aux espaces verts. Les auxis ont la particularité d'être regroupés au premier étage. De sept heures à dix-huit heures, ils peuvent sortir de leur cellule pour travailler.

Les « séries » de promenades sont annoncées par haut-parleur : jeunes hommes mal nés, étrangers revanchards et regards de peine se succèdent dans les couloirs de la détention pour rejoindre la cour de la promenade.

Bastien est dans la fourmière carcérale de Fleury. Il

s'annonce et montre son laissez-passer bonne gueule à une jeune femme dans sa cage de verre et de fer.

– Bonjour, je suis formateur, je vais à l'administration et au premier étage.

La surveillante sourit et lui ouvre la première grille.

– Voilà une API¹. Faites attention, le bouton rouge est sensible.

Avec difficulté, Bastien tente de rentrer dans une poche de veste son alarme portative. Dans le couloir de l'administration, quelques vitrines, des trophées sportifs glanés par le personnel du bâtiment, quelques rares sculptures féminines réalisées par les détenus. Sur les murs, des prisonniers modèles ont peint des fresques vénitiennes.

Quelques mètres plus loin, Bastien rencontre Dragomir, le vieux colosse serbe édenté. Sa démarche est pataude, son visage émacié.

– Monsieur Bastien, comment allez-vous ? Vous savez ? Je sors bientôt, ils ont donné à moi soixante-huit jours RPS².

Le brave Yougo fait plaisir à voir. Pendant les trois mois de stage, il n'a rien compris, mais il n'a pas arrêté de sourire. Après quelques courbettes de bienséance aux « huiles », Bastien s'engouffre dans les escaliers pour rejoindre sa salle de cours.

Dans les escaliers, les auxis habillés de bleu passent

1. Alarme portative individuelle.

2. Réduction de peine supplémentaire.

sans le remarquer. Tout au plus, ils le dévisagent avec une politesse affectée.

Dernière grille, fin de la lumière naturelle.

Bastien observe la cage d'escalier qui donne sur la cour de promenade. Les vitres sales, maculées de nourriture jetée par dégoût et défi par les détenus l'empêchent de voir distinctement. Dans la cour, on peut distinguer des hommes qui marchent en groupe, d'autres, insolents voyageurs, qui marchent seuls. D'un pas rapide, ils effectuent des allers-retours, d'autres hommes plus rares feignent un jogging : des ours qui tournent sur eux-mêmes dans leur cage. Ces morceaux de vie sont couverts par les bruits étouffés des appels des surveillants. Ici, une série de prisonniers est appelée à remonter en cellule ; là, un message lointain perce le béton. Les surveillants n'ont pas l'autorisation de rentrer dans la cour, alors ils laissent ces mètres carrés devenir une zone de non-droit.

Perchés sur l'arête des murs de la cour, des mouettes et des pigeons attendent que la multitude s'efface. Ces sentinelles blanches se préparent à fondre sur les déchets laissés par les détenus. Les volatiles se posent, et d'une patte molle se relèvent pour mieux s'envoler.

Bastien se retrouve devant les grilles de la détention. Il montre son visage, sourire pleine face, et attend qu'on le délivre. Des surveillants et personnels administratifs patientent avec lui. Ces temps suspendus sont ponctués de quelques mots :

- Milieu, merci.
- Rond-point, merci.

Les surveillants sont jeunes. Parmi eux, quelques femmes surveillantes font régner l'ordre dans le long couloir de la division 1. Il croise un détenu au visage édenté.

- C'est vous, le dentiste?
- Non, loin de là...

Sourire aux lèvres, Bastien attend. Qui est-il? Ce n'est pas un avocat, un «baveux»? Pourtant, il a une sacoche en cuir noir, donc c'est une sorte d'intellectuel, mais il n'a pas de cravate. Un jeune surveillant avec l'accent des Antilles le fait entrer dans la salle de cours. Avant de refermer la porte à clef, il déclare :

- Je vous amène les gars.

La petite salle ne fait pas plus de quinze mètres carrés. Une grande vitre blindée donne sur les bâtiments administratifs. Dans le couloir, une voix métallique annonce le départ des activités de la matinée :

- Mise en place, mise en place des activités!
- Premier étage, formation nettoyage!
- Deuxième étage, activité tai-chi!

Le cours va commencer. Par groupes de deux ou trois, les stagiaires, épaules voûtées et traînant les pieds, entrent dans la salle. Bastien compose son personnage de formateur quand tout à coup Paul apparaît. C'était un ancien élève de Bastien, il a une taille de jockey et le visage délabré par la prise de drogue. Il est auxi depuis quelques mois. Bastien a appris à reconnaître les détenus toxicos. Pour

la plupart, ils ont le visage défraîchi et une dentition en vrac. Ils ont vingt-cinq ans mais en paraissent quinze de plus.

Deux incisives manquent à Paul.

– Hé, le prof, ça va bien? Je suis libéré demain, j’ai eu trente jours de remise de peine.

Il regarde ses condisciples :

– Vous allez voir, c’est super.

Il fixe Bastien avec son sourire édenté :

– Hein, c’est super?

Il joint le geste à la parole et tend son pouce en guise de juge de paix.

– C’est super, les gars, hein, c’est super!

Le surveillant observe l’assemblée, sourit puis verrouille la porte. Le peuple des auxiliaires en formation de la division est là : Ambro, qui espère qu’on va l’oublier, P’tit Louis et son goût pour la bouteille, Mickey et ses vies surprises, et Bouba. Il manque Philippe, au mitard depuis une semaine et qui ne viendra plus. Il a agressé un surveillant.

Le jeune Black vient d’être classé parmi les auxis. Sa grande carcasse détonne au milieu des bleus. Il doit se courber pour rentrer dans la salle. Son pantalon de travail est trop petit pour lui. Comme d’habitude, Bastien tente de comprendre pourquoi il est là. Les regards sont suspicieux, il cherche à simplifier son discours, à le rendre plus clair.

À l’extérieur de la salle de cours, le bruit d’une per-

ceuse trouble le peu d'attention qu'il peut attendre. Les minutes passent, une heure peut-être, et un homme hurle.

La peur tend le corps de Bastien. Les hommes deviennent des hyènes qui s'excitent à l'odeur du stress. Un détenu vient d'agresser un maton, et après plusieurs coups de sifflet, on entend le roulement sourd de la course d'une dizaine de surveillants venus défendre leurs collègues.

Dans la salle, Bastien perçoit des ombres furtives passer devant la porte. Mickey réagit le premier :

– ... les bâtards, ils le tabassent...

Après quelques secondes de flottement, un numéro d'écrou anonyme, menottes aux pieds et aux mains, est transporté façon brancard au mitard.

Le fil ténu qui le maintient à ces hommes est rompu : Bastien doit remonter une rivière à contre-courant. Les visages sont las. Il autorise les détenus à faire une pause. Les cigarettes s'allument. Après quelques minutes, des volutes de fumée ont empoisonné l'atmosphère de la petite salle de cours.

Bouba s'approche de Bastien.

– Chef, euh pardon, prof, j'ai quelque chose à vous demander.

– Je vous écoute.

– J'aimerais savoir si vous pouviez me donner des cartouches.

– ... hein, pardon?

– Des cartouches d’encre, j’aime bien écrire avec un stylo-plume.

– Vous savez, je ne peux rien faire rentrer en détention.

– Allez, des cartouches d’encre, c’est pas grand-chose...

– Je ne sais pas, je vais voir ce que je peux faire.

Le cours reprend. Les heures passent, les regards se sont un peu ouverts, c’est la fin de la matinée.

Bastien décide de détendre les stagiaires avec un exercice de relaxation. La salle se prête à l’exercice : petite et voûtée, baignée d’une lumière franche.

– Allez, Messieurs, fermez vos cahiers et écoutez-moi. Les détenus le fixent, sceptiques.

– Un peu de calme, Messieurs ! Vos pieds doivent être bien calés au sol. Et la paume de vos mains collée sur la table. Il y a un principe simple, vous devez imaginer simplement qu’une énergie vienne du sol et monte, le long de votre colonne vertébrale, pour finir dans le haut de votre corps. Il faut fermer les yeux et tout oublier. N’écoutez que le son de ma voix.

Il y a quelques ricanements, mais au final, cela fonctionne. Les hommes sont calmes, certains en profitent pour s’assoupir, les autres tentent de sentir le battement de leur cœur, quelques minutes passent... Bastien tape dans ses mains, et le charme, ou la ridicule attention, se rompt.

C’est l’heure de la gamelle. Les futurs auxis doivent participer à la distribution des repas. Un jeune surveillant vient à la rencontre d’Ambro.

– Le chef a décidé de vous dispenser de service pour la semaine. Jusqu'à nouvel ordre, vous restez en cellule. Et n'oubliez pas que la semaine prochaine, vous serez extrait le mercredi à six heures pour passer des examens à l'hôpital.

Bastien n'est déjà plus à l'étage. Il a un dernier rituel à faire avant de quitter le centre de détention. Il reprend le chemin inverse. Grille, porte, sourire face. L'air frais lui colle au visage. Après avoir passé la dernière porte séparant la détention du bâtiment administratif, il pénètre dans les toilettes des surveillants. Minutieusement, il va se laver les mains pendant de longues minutes.